L'enfance :
un trouble à l'ordre public ?

Collection « 1001 BB »
dirigée par Patrick Ben Soussan

Des bébés en mouvements, des bébés naissant à la pensée, des bébés bien portés, bien-portants, compétents, des bébés malades, des bébés handicapés, des bébés morts, remplacés, des bébés violentés, agressés, exilés, des bébés observés, des bébés d'ici ou d'ailleurs, carencés ou éveillés culturellement, des bébés placés, abandonnés, adoptés ou avec d'autres bébés, des bébés et leurs parents, les parents de leurs parents, dans tous ces liens transgénérationnels qui se tissent, des bébés et leur fratrie, des bébés imaginaires aux bébés merveilleux…

Voici les mille et un bébés que nous vous invitons à retrouver dans les ouvrages de cette collection, tout entière consacrée au bébé, dans sa famille et ses différents lieux d'accueil et de soins. Une collection ouverte à toutes les disciplines et à tous les courants de pensée, constituée de petits livres — dans leur pagination, leur taille et leur prix — qui ont de grandes ambitions : celle en tout cas de proposer des textes d'auteurs, reconnus ou à découvrir, écrits dans un langage clair et partageable, qui nous diront, à leur façon, singulière, ce monde magique et déroutant de la petite enfance et leur rencontre, unique, avec les tout-petits.

Mille et un bébés pour une collection qui, nous l'espérons, vous donnera envie de penser, de rêver, de chercher, de comprendre, d'aimer.

Retrouvez tous les titres parus sur
www.editions-eres.com

L'enfance : un trouble à l'ordre public ?

Crier, bouger, rêver, dé-ranger… grandir

Sous la direction de
Dominique Ratia-Armengol
et Claire Vicente-Brion
avec

Marie-Thérèse Allirot
François De Gandt-Gauliard
Danièle Delouvin
Pierre Duclos
Charline Ferrand
Sylviane Giampino
Saül Karsz
Maryvonne Le Gall
Robert Lévy
José Morel Cinq-Mars
Laure Nivel-Craplet
Nadine Téreau

1001 BB - Mieux connaître les bébés

érès

Remerciements

— à tous les intervenants de la 15e journée de l'ANAPSY.pe ;
— aux membres du comité de pilotage et du comité de lecture ;
— au ministère du Travail, des Relations sociales, de la Famille, de la Solidarité et de la Ville pour son soutien financier.

Conception de la couverture :
Corinne Dreyfuss
Réalisation :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
ME - ISBNPDF : 978-2-7492-3102-0
Première édition © Éditions érès 2011
33, avenue Marcel-Dassault - 31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation…) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.
L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 - Fax : 01 46 34 67 19

Table des matières

Introduction
Dominique Ratia-Armengol 7

« Arrête Babou ! » Vignette clinique
José Morel Cinq-Mars 15

La petite enfance aujourd'hui :
tournant désastreux ou occasion à saisir ?
Saül Karsz 19

« Jouer à pas là. » Vignette clinique
Claire Vicente-Brion 33

Le symptôme de l'enfant : fauteur de troubles ?
Robert Lévy 37

Enfant troublé ou société dé-responsable ?
Sylviane Giampino 55

Ali sort de son cocon. Vignette clinique
Danièle Delouvin 77

Jouer, parler, entendre avec des enfants de 3 à 5 ans : un atelier d'expression à l'IRAEC
Françoise De Gandt-Gauliard 81

Faire du chiffre et perdre ce qui compte
Marie-Thérèse Allirot, Pierre Duclos, Charline Ferrand, Maryvonne Le Gall, Laure Nivel-Craplet, Claire Vicente-Brion... 115

« Sous les jupes des filles »
Nadine Téreau 141

Dominique Ratia-Armengol

Introduction

Ce n'est pas sans une certaine gravité que j'introduis ce nouveau livre placé sous l'égide de l'ANAPSY.pe. En cette époque de *mutations*, que d'aucuns nomment postmoderne, qualifiée de néolibéralisme, les psychologues sont sollicités, voire hyper « consultés » dans l'immédiateté, par les médias, dès qu'il y a du « nouveau », dont on ne sait si cette nouveauté relève du progrès, du pseudo-progrès ou de la fantaisie, je veux dire d'une imagination créatrice se voulant novatrice par son originalité, mais qui s'avère souvent peu inventive et relever de la répétition, parfois mortifère…

Je vous parle d'époque, usant de ce terme pour souligner que nous vivons des moments où il se passe des faits remarquables, prémisses à des changements dont il importe d'avoir conscience, si vous

Dominique Ratia-Armengol, psychologue clinicienne, présidente de l'ANAPSY.pe.

êtes convaincus comme moi que l'anticipation est au cœur de ce qui particularise les processus d'humanisation, et qu'il conviendrait à cette valeur accordée d'en garder le bénéfice pour tous… petits et grands.

Deux faits :

— *les puces électroniques pour les bébés en crèche…*

Un projet d'équiper les enfants de crèche d'une puce électronique glissée dans les vêtements fournis par la crèche a été révélé par divers médias le 9 septembre 2010… dangers de telles pratiques de « traçabilité » de nos enfants sous prétexte de sécurité, alors qu'ils ont besoin autour d'eux d'êtres humains attentionnés, compétents et en nombre suffisant… Chaque enfant accueilli dans l'établissement, vraisemblablement une structure d'accueil associative, privée ou d'entreprise, mais pas municipale, sera équipé d'une puce radio sans fil reliée à un centre de contrôle vidéo. L'expérimentation, menée pour le compte d'une grande société d'assurances, vise à valider l'efficacité du système du point de vue de la sécurité des enfants, explique Patrick Givanovitch, PDG de l'entreprise Lyberta, conceptrice du projet. « Nous installerons des sondes un peu partout dans la crèche pour établir une cartographie complète du lieu. Grâce à la puce portée par chaque enfant (NDLR : *insérée dans un vêtement spécialement fourni*), il sera possible de savoir instantanément si l'un d'entre eux quitte la crèche. La direction de la crèche sera immédiatement alertée, tout comme les parents, par SMS sur leurs téléphones portables. »

N'est-ce pas novateur ?

— « *le jeu de Loi dès 3 ans* » (*Le canard enchaîné* du 30 septembre 2010).

Des élèves des écoles maternelles et élémentaires d'une banlieue de province doivent retourner contresigné au « manager d'école » *(sic)* leur exemplaire « du règlement des enfants » régissant les « activités périscolaires » (en clair, accueil du matin, cantine du midi, garderie du soir), un document long de quatre pages, rédigé sur le mode « je dois/je ne dois pas »…

Tous les enfants à partir de 3 ans sont donc censés souscrire à cet « engagement » : « Je soussigné(e)… m'engage à respecter le règlement des activités périscolaires de la ville d'Olivet, que j'ai lu avec mes parents. Je m'engage à respecter les personnes que je côtoie et à faire attention aux locaux et au matériel que j'utilise. J'ai compris que si je ne respecte pas ce règlement je serai sanctionné selon la gravité de ma bêtise. Prénom, nom, signature de l'enfant. »

Et que ces graines de violence de la maternelle ne s'avisent pas de répondre, les insolents, qu'ils ne savent encore ni lire ni écrire ! Des parents intimidés ont réussi à faire recopier à leurs « malheureux » gamins leur nom en majuscules. D'autres parents se sont émus de l'absurdité de le faire signer à cet âge…

L'adjointe à la vie scolaire qui a eu « la riche idée » de ce contrat a répondu, gênée, qu'il ne fallait pas forcément le prendre à la lettre, malgré son style comminatoire ! *C'est aux parents de voir s'il faut le retourner signé, en fonction de leur bon sens…*

Cela ne rappelle-t-il pas le dépistage des futurs délinquants dès l'âge de 3 ans qui était envisagé dès 2004 dans le rapport parlementaire du député UMP Bénisti ?

Il y a lieu d'être préoccupé depuis que Marine Boisson, chargée de mission au centre d'analyse stratégique (conseil auprès du Premier ministre), nous a éclairés, lors des journées du centenaire de Françoise Dolto, (les 12, 13 et 14 décembre 2008), sur l'évolution de l'investissement des pouvoirs publics en matière de parentalité : « Il s'agit désormais de cibler des (in)compétences parentales… et s'imposent aujourd'hui comme références clés les notions de "capital humain" et "social" ! » En d'autres termes : « Il faut s'enrichir par les hommes ! » Car après avoir épuisé les ressources naturelles en raison de sociétés de consommation outrancière et sans limites, il ne reste plus que « les ressources humaines ». Notre dernière richesse réside dans les enfants !…

Ces mutations relèvent bien d'un projet de société, comme l'analyse plus loin Saül Karsz. Dans le même temps, les adultes, parents et professionnels de la petite enfance, en d'autres lieux moins médiatico-politiques, sollicitent les cliniciens

que nous sommes, en raison des inquiétudes légitimes qu'ils ont à l'égard des enfants dont ils sont responsables.

En 2005, l'ANAPSY.pe se préoccupait ainsi, en regard des bouleversements de notre société, de ne pas perdre de vue que le bébé, dans sa pulsion vitale, est dans l'attente d'être écouté par ceux qui l'entourent. Et, en 2008, le respect du temps psychique des bébés s'impose à nous, comme une évidence à mesurer, pour que, dans l'enfance, le petit de l'homme puisse construire cette intériorité profonde et équilibrée qui le distingue de l'animal.

Éric Fiat, philosophe, nous rappelle que « l'enfant qui grandit commence à garder pour lui nombre de ses sensations, sentiments, affects ; et c'est ainsi qu'il devient homme, c'est-à-dire un être profond, possédant même trois niveaux de profondeur : ce qu'il montre de lui ; ce qu'il garde pour lui ; ce qu'il garde en lui. Bientôt, il jouera avec son apparence, s'efforçant de paraître autre qu'il n'est en vérité, jouant la sérénité quand il est inquiet, la joie quand il est triste, etc. *Profondeur*, donc, de l'être humain qui pousse à se méfier de ce qui paraît. […] Car l'homme est un être profond : il y a ce qu'il dit de lui ; ce qu'il garde pour lui ; et enfin ce qu'il garde en lui, manière de faire référence à ce que la psychanalyse appelle l'inconscient, tant il est vrai que l'homme n'est pas transparent à lui-même,

abritant au fond de lui des secrets qu'il ne sait même pas abriter… L'inconscient : ce qui en nous est secret à nous-même. N'est-ce pas à coup de secrets que se constitue l'intériorité de l'enfant[1] ?… »

Alors « l'enfance : un désordre à l'ordre public ? »

Quel regard posons-nous sur les enfants ? Devons-nous réduire la période de l'enfance et faire de la période des découvertes une période de stimulations pour des apprentissages toujours plus précoces ?

Devons-nous nous étonner qu'il soit difficile, complexe et parfois affolant pour les tout-petits d'avoir à s'adapter aux logiques paradoxales des rythmes cadencés des adultes qui n'ont pour compagnon hebdomadaire que le stress ?

Le joyeux désordre infantile viendrait-il troubler l'ordre établi ? Quel accueil réservons-nous aux bébés ? Avec quel regard les faisons-nous grandir ? Quelle marge de pensée et de manœuvre ?

Devons-nous lire, décoder, nous les adultes, le comportement de ces bambins aux réponses adaptatives qui nous surprennent, avec la loupe grossissante des « DYS »… qui amène à la réponse de prêt-à-penser « rééduquer… », quand l'éducation n'a pas eu le temps d'être déployée ?

1. E. Fiat, *La lettre de l'ASE*, n° 92, 2010.

En miroir à une société dont la politique viserait à une économie marchande qui jugulerait ses citoyens, qu'attendent les parents aujourd'hui de leurs enfants ? Qu'ils soient productifs dès leur plus jeune âge ? Qu'ils soient sages et se coulent dans le moule de l'économie de marché aux dépens de leur développement ?…

Devant l'attente d'un enfant qui soit à la hauteur des espérances des adultes qui l'entourent et celles de notre société mue par une idéologie déterministe, quel mode de réponse à l'activité signifiante d'un enfant en quête d'adaptation, arrimé au désir des adultes ?

Si la question est posée, c'est que la société projette sur l'enfant les stigmates des limites atteintes par une société sans limites…

Dans son absence de limites (dont on a constaté avec la crise, combien jouer aux apprentis sorciers nous confronte à l'illusion d'une méta-anticipation imaginaire), la société offre le miroir de ses dysfonctionnements et invite ses petits à s'y adapter… Qui trouble qui ?

Un pseudo ordre public ? Les mutations néo-libérales, par leur déréglementation génératrice de paradoxes, ne contribuent-elles pas à faire tanguer le berceau social censé abriter les tout-petits ?

Aujourd'hui c'est le regard que nous portons sur l'enfant, plus généralement sur la façon dont nous interprétons sa façon de grandir, qui nous interroge.

L'enfant, de nos jours, serait-il plus « monstrueux » qu'autrefois ?

Assurément la période est trouble…

Trouble, car les valeurs, les concepts font l'objet de dérives, de récupération et affirment le contraire de ce qu'ils soutenaient.

Trouble, car la parole, le discours font l'objet d'un jeu (médiatico-politique) où la profondeur fait défaut, cette profondeur qui distingue l'homme de l'animal.

Et le propre de l'homme, n'est-il pas de faire histoire, et de se re-tourner vers l'enfance avec la bienveillance d'un adulte raisonné ?

José Morel Cinq-Mars

« Arrête Babou ! » Vignette clinique

À la crèche, tout le monde connaissait Babou, un petit garçon âgé de 2 ans et demi. En peu de temps, il était devenu une vedette en son genre ; mais hélas, ce qui faisait sa réputation c'était son habileté et sa rapidité à mordre. Car oui, Babou aimait croquer. Les grands et les petits. Les petits surtout. Un bébé dans sa nacelle était pour lui irrésistible et Babou était rapide. Dans les couloirs le matin, on n'entendait que son prénom répété par des voix excédées : « Babou, arrête. Babou, non ! Non, Babou, non. Ah zut ! il a encore mordu un petit. C'est pas possible ! » Psychologue des lieux, j'avais beau faire, rien n'apaisait son ardeur dévorante. J'avais bien observé que Babou était d'autant plus prompt à mordre un enfant que celui-ci était accompagné

José Morel Cinq-Mars, psychologue, membre de l'ANAPSY.pe.

de sa mère, mais ce qu'il tentait d'exprimer par ces morsures répétées, je n'arrivais pas à le déchiffrer. Et cela durait…

Non seulement Babou mordait, mais il était dépourvu du charme de ceux à qui on pardonne beaucoup. On ne le trouvait pas vraiment attirant cet enfant, dont les parents non plus n'avaient pas la cote et qui laissaient mal à l'aise. Sans doute détonnaient-ils un brin avec leur dégaine de loulous de banlieue dans le décor un peu bobo de cette crèche de centre-ville. La situation devenait tendue. Je devinais le personnel au bord de rejeter ce petit garçon qui incontestablement semait le trouble…

À une réunion de parents — à laquelle n'assistaient pas les parents de Babou —, on en vint à évoquer l'ambiance dans le service des grands et les propos s'emballèrent soudain. Stupéfaite, je m'entendis sommée de révéler quels événements de la vie des parents de Babou pouvant expliquer son comportement et exiger qu'ils fassent quelque chose afin que leur fils se conduise normalement — ou alors, qu'on le renvoie. Carrément ! Le silence qui suivit fut pesant. Que répondre ? Je m'entendis alors dire que j'étais tenue au secret et que c'était heureux parce qu'ils s'en trouveraient sûrement parmi ceux des parents présents qui se sentiraient bien mal si je me laissais aller à révéler ce qu'ils avaient pu me confier. Non, je ne dirais rien d'autre que le problème était

connu et qu'on y cherchait une solution. Des têtes se baissèrent. On changea de sujet.

Quelques jours plus tard alors que je passais un moment dans la salle de jeux des grands, une auxiliaire glissa incidemment que la mère de Babou ne voyait plus beaucoup son fils depuis qu'elle avait trouvé un emploi aux horaires contraignants — tous les jours de quinze heures à minuit. Pour la même raison, on ne la voyait plus jamais à la crèche. Elle avait bien demandé un arrangement horaire pour pouvoir passer un peu de temps avec son fils le matin, mais l'heure ultime d'arrivée à la crèche étant fixée à neuf heures trente, l'auxiliaire n'avait pas jugé bon de transmettre sa demande à la directrice. Quoi ? Qu'est-ce que j'apprenais là ? Je m'en serais étranglée de colère. Quelle violence dans cette fin de non-recevoir opposée à la parole d'une mère ! Quel mépris pour elle dans ce refus de prendre sa demande en considération !

C'était bien assez pour que Babou se sente mal accueilli et qu'il tente d'avaler ce que d'autres avaient et qu'on lui refusait : une mère présente (un peu) à la crèche, une mère dont la parole soit prise en considération…

Saül Karsz

La petite enfance aujourd'hui : tournant désastreux ou occasion à saisir ?

Je viens d'un mélange de philosophie, sociologie critique et enfin psychanalyse (lacanienne, la pire). C'est ce mélange-là que j'essaie de développer, cultiver, investir ; professionnellement, notamment dans le champ de ce qu'on appelle trop rapidement sans doute, « analyse des pratiques » ou « supervision » — avoir une vision, c'est souvent osé, quant à disposer de rien de moins que d'une supervision… ! Je préfère parler de clinique transdisciplinaire — appellation quelque peu barbare pour souligner que si elle comporte une incontournable dimension psy, elle mobilise également d'autres dimensions (culturelles, morales, idéologiques, politiques)…

Saül Karsz, philosophe, sociologue, consultant, président du réseau Pratiques sociales.

Ma question, celle que je vais dérouler ici, est de savoir si ce qui nous arrive aujourd'hui, ce que nous vivons aujourd'hui relève d'un tournant désastreux, ou bien si c'est une belle occasion à saisir… Pour s'orienter dans cette thématique excessivement riche, j'apporterai juste quelques pistes — sous réserve d'autres développements[1].

État des lieux, tout d'abord. Nous vivons une époque difficile, grave, à enjeux multiples ; mille indices le montrent, chacun peut en attester, dans son expérience personnelle et professionnelle, depuis *Le canard enchaîné* jusqu'à des publications davantage scientifiques, plus articulées et analytiques. Les indices ne manquent pas pour soutenir que c'est une époque de remodelage quantitatif et qualitatif, de mutations de fond et de forme des conceptions et des ressources (financières, en personnels, en compétences) de l'accueil de la petite enfance. Nombre de professionnels s'interrogent, pris dans des situations intenables. Il y a une sorte de *mise en inquiétude* des professionnels. Lesquels, étant bien entendu des personnes vivant dans le monde, sont aussi touchés dans leurs convictions les plus intimes…

Mise en question objectivée par des indices divers et variés, mise en question subjectivée par chacun.

1. Voir ma préface, « La fin de l'innocence ? », dans P. Ben Soussan (sous la direction de), *Le livre noir de l'accueil de la petite enfance*, Toulouse, érès, 2011.

Que faire de tout cela ? Car le chapitre « désolation » est excessivement fourni. Rares sont les publications et les colloques de psys, mais pas seulement, qui ne disent pas la difficulté des temps qui courent : pas seulement pour les sujets dont on s'occupe, mais aussi pour les sujets que nous sommes, et j'insiste, difficultés pas seulement professionnelles.

Que faire de tout cela ? Car telle est bien la question pour quiconque refusant l'angélisme (« ça va passer ! ») sans pour autant céder au catastrophisme (« tout fout le camp ! »). La possibilité d'oser répondre à la question « que faire » suppose d'étayer un diagnostic : qu'est-ce qui se passe aujourd'hui ?

Diagnostic qui suppose de prendre en compte les indices nombreux et variés, objectifs et subjectifs, de la situation actuelle — tout en se disant, et c'est là une indispensable précaution épistémologique, qu'avec les indices on fait des catalogues, mais nullement des diagnostics fondés et argumentés, avec le moins possible d'exclamations et autres déplorations. Bref, il faut des définitions. Telle est bien la question : quel diagnostic des temps actuels, partant quelles pratiques en cabinet ou en institution peuvent en découler ?

Autrement dit, il faut commencer par le commencement ; on accumule beaucoup d'indices, en principe assez indiscutables sur l'époque actuelle, mais qu'est-ce qu'indiquent les indices ? De quoi parlent-ils ?

Deux hypothèses grossières car assez généralistes : soit nous vivons une époque où tout fout le camp, soit nous vivons une époque révolutionnaire. C'est là le dilemme par excellence.

Première hypothèse, la plus répandue : tout fout le camp, c'est l'hypothèse ou pour mieux dire le lieu commun le plus courant. Les jeunes n'ont plus de repères, les petits garçons auscultent les dessous des jupes des fillettes, graine de futurs délinquants, bien sûr, surtout dans le 9-3, tandis qu'en banlieue parisienne ouest, le même intérêt relèverait plutôt d'une légitime et passagère curiosité infantile…

En font partie autant les courants sécuritaires qui cherchent à faire de la suspicion un mode privilégié de relation interpersonnelle, que *les sécuritaires à l'envers* — si je peux dire —, ceux qui désapprouvent les temps présents et déplorent un temps passé où tout aurait été simple et clair… La même impuissance réunit les deux pôles : les uns considèrent qu'il n'y a rien à faire, tout va au mieux, d'autres considèrent qu'il n'y a rien qu'on puisse faire.

Le signifiant-maître de cette première hypothèse est la doléance, la nostalgie du temps qu'il fut, naguère, jadis, autrefois. Constatation quotidiennement renouvelée d'après laquelle en matière de liens conjugaux, familiaux, professionnels, politiques, et j'en passe, le monde réel ressemble chaque fois moins au monde où les uns et les autres croyaient vivre. L'expérience clinique n'a de cesse

de confirmer cette impression. La déploration envers le présent a pour fonction majeure de diaboliser notre actualité tout en idéalisant après coup un passé qu'il serait cependant improbable de situer dans un temps et un espace *réels*.

Car, le monde passé a-t-il jamais été ce monde lisse et bienheureux, sans contradictions majeures, sans drames individuels et collectifs que certains inventent ?

Mon diagnostic est que cela n'a jamais été le cas, mais que nombre de nos contemporains, dont des professionnels de toutes disciplines, n'en sont pas au courant, ou s'obstinent à ne pas l'être…

Je ne prétends nullement qu'aujourd'hui nous vivons au paradis, qu'il faut donc accepter ; en revanche j'affirme que jadis non plus nous ne vivions pas au paradis ! En fait, du paradis nous avons déjà été expulsés, pour tout dire depuis toujours !

Quelques exemples. Aujourd'hui, dit-on, les considérations comptables et financières ainsi que des projets politiques guère avoués envahissent l'attention due aux petits enfants, le respect dû aux parents, etc. Cette dénonciation va de pair avec une notion de scandale. Nous vivons une époque si terrible que nous vivons, *paraît-il*, dans le mépris de l'humain. Des publications nous informent régulièrement comment nous vivons une époque où l'humain fait l'objet, au mieux de marchandisation, au pire de dédain et de morgue.

Voilà le discours typique d'anciens combattants qui ont fait des guerres, et qu'il faut bien entendu remercier — sauf qu'ils n'ont pas fait la guerre d'aujourd'hui. Une autre manière de dire que *toute époque* est — pour ceux qui la vivent, plus encore pour ceux qui la pensent — difficile, complexe, souvent douloureuse…

Concrètement : prétendre que nous vivons une époque de mépris de l'humain est, *a minima*, une bêtise. Et un aveu d'ignorance certaine ! Les bureaucrates tapis dans des obscures officines ministérielles s'intéressent beaucoup à l'humain. C'est pourquoi ils cherchent à en codifier les formes, les contenus, le prix, l'évaluation, et surtout à l'orienter en fonction de certaines doctrines éminemment humaines, donc qualitatives — comme il se doit ! Nous vivons sous l'empire de l'économique, claironne-t-on un peu partout, tels des Indiens se prétendant enfants de la lune. Rien de plus mythologique…

Aujourd'hui nous vivons sous l'emprise des considérations comptables et politiques, *paraît-il*. Partout on réclame des chiffres, des protocoles, des questionnaires. Certes, les chiffres font partie des obsessions des princes qui nous gouvernent. Les protocoles jouent à cet égard un rôle incantatoire et fétichiste. Il n'en reste pas moins que les protocoles s'interprètent, tels les patients, les analysants ! C'est exceptionnel qu'il y ait une seule manière de les remplir…

Car toute considération économique reste toujours une considération *d'économie politique* : l'allocation de ressources disponibles, qui ne sont certainement pas extensibles, la décision quant aux investissements à faire et à ne pas faire ne relèvent nullement de l'économie, de l'économie tout court, mais bien de l'économie politique, soit d'une certaine conception de la société, de la vie, des êtres.

Ce qui prime aujourd'hui, ce ne sont pas les petites ni même les grandes considérations comptables. Ni aujourd'hui ni hier les gestionnaires ne se trouvent, malgré des apparences tenaces, aux postes de commande. Ce qui prime, ce qui gouverne est bien une certaine conception de la société, de ce qui vaut la peine d'être fait et pas fait, une certaine politique quant aux domaines où il convient d'investir beaucoup d'argent, de moyens, de personnels, et les domaines où il faut l'éviter car les destinataires ne comprendraient ni le bonheur qu'on leur octroie ni les dettes qu'en acceptant cette obole ils contractent… Surtout sous le néolibéralisme, les chiffres ne sont qu'un moyen, nullement une finalité, une fin en soi.

Récemment, un personnage très en vue du système financier-médiatique, âgé de quelque 60 ans, estimait exorbitant le prix que son père de 102 ans a coûté à la société pour une intervention chirurgicale. Non pas à cause des coûts financiers, mais eu égard à l'âge du malade ! Haine d'un enfant envers son père ?

Haine, surtout, du respect dû aux personnes âgées en général, même pauvres — surtout pauvres ! — au nom du souci productiviste propre au néolibéralisme. Souci qualitatif, si je peux insister, et non seulement quantitatif.

Bref, l'humain ne disparaît pas, en aucun sens. Ce qui est en cause, c'est la représentation que chacun se fait de ce qu'humain voudrait dire. Est en cause l'extrême difficulté de certains à retrouver aujourd'hui les vieilles représentations, les vieilles lunes d'antan.

Ce n'est pas tout. À s'attarder sur l'humain qui serait aujourd'hui bafoué, à diaboliser les procédures d'évaluation au lieu de tenter d'en modifier la teneur, les contenus et la portée, qu'est-ce qu'on est en train d'esquiver ? Quel réel obscurcit-on ? Et quel déni éthique met-on en œuvre dans ses pratiques professionnelles ?

Ceci n'est guère difficile à identifier. C'est le cas de l'employeur qui se désole assez sincèrement des licenciements qu'il décide, mais dont il ne se sent pas responsable — car c'est l'économie, la déesse Économie, qui les lui impose…

Méfions-nous des discours passablement catastrophistes et métaphoriques que certains récitent pour se faire peur et pour nous impressionner à bas prix. Ce faute de se risquer à penser, soit d'interroger les évidences, de cesser de jargonner en psycho, en socio, ou d'autres langues de bois.

Bref, nous ne vivons pas une époque de mutation anthropologique, nous vivons une époque révolutionnaire. Toute révolution n'étant malheureusement pas socialiste…

Concept pertinent, « révolution » désigne ce fait qu'il ne s'agit pas, aujourd'hui, de réformes à l'emporte-pièce, de caprices de prince, d'échanges de bons procédés entre des copains et des coquins. Est en jeu une modification radicale de la façon de penser, de naître, de vivre, de grandir, d'être au monde, de mourir ; ce ne sont pas des modifications dans la seule division du travail, ni dans la seule répartition excessivement inégalitaire des biens et des ressources. Ces modifications matérielles ont un poids déterminant, bien sûr, mais en outre elles sont accompagnées de mutations radicales dans la façon de penser et de se penser, de sentir et de se sentir. C'est pourquoi les petits garçons qui espionnent sous les jupes des filles depuis toujours… deviennent aujourd'hui des graines potentielles de délinquants. C'est en toute bonne foi, hélas, que l'institutrice panique devant ces primeurs d'abus sexuel et que des psys se sentent obligés de mettre en garde les parents !

Ma proposition est donc celle-ci : nous ne vivons ni au paradis, ni en enfer, nous vivons une époque révolutionnaire, l'époque de la révolution néolibérale. Et quand il y a révolution, il faut choisir son camp, immanquablement : soit on choisit son camp, soit on le choisit pour vous.

Ce qui apparaît aujourd'hui, et qui s'avère de plus en plus difficile à esquiver, ce n'est absolument pas le fait que les enfants deviendraient soudainement des enjeux de société, les psys se faisant convoquer pour garantir une santé mentale trop souvent identifiée à une forme de *normose*.

Ce qui apparaît aujourd'hui est la petite enfance en tant qu'enjeu de société *manifeste*, *explicite*, *finalement incontournable*. Cet enjeu, la petite enfance l'a toujours représenté, quoique sous des formes davantage sublimées et des contraintes acceptées sans trop d'états d'âme. Après tout, des petits garçons ont toujours tenté d'espionner sous les jupes des petites filles, lesquelles, à leur tour, ont toujours joué le jeu, en les empêchant et/ou en les sollicitant : ce que chacun cache n'est-il pas, justement, ce qu'il désigne au regard ? Ce geste-là, enraciné dans l'humaine condition, Freud le met sur le compte de la curiosité sexuelle infantile ; probablement perpétuée-sublimée dans l'heureuse curiosité des savants, voire dans la recherche de l'objet *a*, cause du désir à jamais dérobé mais toujours subodoré.

En d'autres termes, les réformes en cours dans le domaine de la petite enfance ne concernent bien entendu pas que la petite enfance. Il ne s'agit plus (cela ne l'a jamais été ?) que d'une affaire domestique, intersubjective, parentale. Il convient de forger avec les enseignants des éléments de mise à distance sur ce qu'ils/elles gobent avec une facilité

étonnante tout en produisant des effets souvent inquiétants. C'est pourquoi j'ai titré mon trop court exposé, « L'annonce faite aux psys ».

Je reviens encore à la question de l'évaluation. Celle-ci est parfaitement discutable, mais il faut identifier de quelle évaluation on parle et ce qu'on en fait. Soit on se limite à la subir, histoire de pouvoir la dénoncer, soit on intervient dans la définition de ses critères et même de ses cases à remplir. Qu'on soit pour ou contre, c'est là un état de fait : puisque l'évaluation existe, il vaut mieux faire avec au lieu de se faire avoir.

D'autant plus qu'il n'y a pas, il ne peut pas y avoir de profession sans évaluation. Personne ne s'occupe de l'humain, nombreux en revanche s'occupent — selon certaines stratégies d'intervention, selon certains référentiels, idéaux et finalités — de certains humains considérés sous certains angles. Là-dessus, l'évaluation vient dire que le roi est nu : pour les croyants que nous pouvons être, l'évaluation rappelle qu'il n'y a pas de mystère, de zone indicible. Nous ne nous affrontons pas aux voies du Seigneur ! Le dit humain est tout, sauf un puits insondable. Si les différentes professions psychologiques sont effectivement indispensables, c'est bien parce que leurs praticiens sont censés savoir des choses à propos des enfants — savoir, rien de moins que *savoir*. Que le savoir n'épuise pas le réel n'implique nullement qu'on puisse s'en passer.

Le titre du présent ouvrage, *L'enfance : un trouble à l'ordre public ?,* est un titre fabuleux, à la condition toutefois de le décoder. C'est une certaine conception de l'enfance, une certaine manière d'élever les enfants, qui induit un certain trouble dans un certain ordre public. De l'enfance en général personne ne s'en soucie, personne n'est ni pour ni contre — la question réelle, concrète, charnelle, étant celle d'une certaine enfance dans un certain ordre social et familial, dans certaines conditions idéologiques, culturelles, religieuses, psychiques.

Qu'arrive-t-il donc par les temps qui courent ? Nous vivons le rappel de l'impossible neutralité idéologique du travail sur la subjectivité, du travail psy en général. Rappel souvent sublimé : tout en s'autoproclamant hérauts de la cause infantile, des collègues insistent sur l'idée qu'ils ne s'adonnent qu'à la clinique, uniquement à la clinique. En réalité, chacun défend une certaine clinique. Jamais n'importe laquelle. Toujours forcément orientée.

Les temps actuels ont pour caractéristique horrible ou bienheureuse — entourez la case utile — de nous rappeler que le travail que nous faisons colporte certaines valeurs et s'oppose à d'autres valeurs, préconise certains objectifs et en contrarie d'autres. Exemple encore : il est finalement normal que certains parmi vous soient renvoyés du poste qu'ils occupent, ou que vous travailliez dans des conditions de plus en plus difficiles. Ce n'est pas une raison

pour l'accepter, bien entendu, moins encore pour s'y soumettre. Mais il faut savoir que ce renvoi n'a rien d'arbitraire. Au contraire, il obéit à des raisons relativement précises, dont certaines vous honorent — tel l'hommage du vice à la vertu. Car nous sommes bien en guerre — en guerre quant aux conceptions du monde et de la vie, quant aux conceptions concernant les pratiques professionnelles, quant aux postures éthiques non pas énoncées et déclamées, mais effectivement réalisées dans le labeur individuel et collectif. Et c'est bien sur ce terrain-là, idéologique et non seulement clinique, moins encore « humain », que les affaires contemporaines se jouent. Et c'est bien sur ce terrain-là qu'il faut savoir que chacun intervient, en le sachant ou en l'occultant.

Claire Vicente-Brion

« Jouer à pas là. » Vignette clinique

Un accueil parents-enfants en PMI le jeudi matin.

Baptiste, 2 ans et demi, est là avec sa mère. Il y vient régulièrement depuis plusieurs mois et profite de tout ce qu'il peut expérimenter dans ce lieu.

Ce petit garçon est dans la période de jubilation intense où il découvre tous les possibles : le jeu avec l'autre, mais aussi crier, jeter, lancer, sauter, courir sans trop d'égards pour qui se trouve éventuellement sur son chemin.

Mais dès que je m'adresse à lui, quand ce plaisir d'investir l'espace déborde un peu trop, il s'arrête, me regarde et hoche la tête. Il se saisit de toutes les propositions qu'on peut lui faire pour transformer le geste qu'il fait (jeter un jouet) en jeu avec lui.

Claire Vicente-Brion, psychologue, membre de l'ANAPSY.pe.

Il peut aussi m'appeler pour que je vienne jouer avec lui, en venant me prendre la main pour me tirer ou en m'appelant « madame » pour que je le regarde.

Dans le groupe, les deux autres enfants du même âge, silencieux, collés à leurs mères, me paraissent bien « ternes ». Tellement sages « comme des images », comme le langage populaire le nomme, inquiétants de retenue…

Et pourtant, dans cet espace de rencontre, c'est Baptiste qui est montré du doigt par des paroles des autres mères comme « attention, il va te prendre ton jouet, il va te faire mal… »

Même sa mère est dans ce mouvement ; elle se « liquéfie » littéralement quand il bouscule un autre enfant ou même, un peu avant, quand elle anticipe ce mouvement.

Et pourtant…

Un jeudi matin, Baptiste et moi avons joué avec une caisse enregistreuse, du genre, vous savez, qui existait il y a des décennies, mécanique, avec des gros jetons qui disparaissent dedans et réapparaissent dans le tiroir ou sur le côté.

Un peu plus tard, Baptiste s'est éloigné de moi pour jouer avec autre chose. Un jeton a roulé un peu loin de moi, près de lui et d'un camion.

Je lui demande s'il peut ramasser ce jeton et me le ramener pour que je le remette dans la caisse.

L'œil vif, il me regarde, aperçoit le jeton près du camion, le pousse dessous et me dit « pas là » en souriant.

Je souris et rentre dans son jeu, puis le félicite « du tour qu'il m'a joué » !

J'en fais part à sa mère, pointant la capacité de son fils à jouer avec la réalité, à en faire du semblant et à voir comment l'adulte va réagir. Je ne la sens pas très convaincue…

Et je me dis que, décidément, le monde tourne à l'envers autour de l'enfance pour que les petits qui ont de telles capacités soient montrés du doigt et que les plus immobiles, les plus inhibés soient les plus appréciés par les parents — les leurs et ceux des autres — qui voudraient tellement des enfants sages.

Les adultes sont-ils à ce point coupés de leur propre enfance ?

Robert Lévy

Le symptôme de l'enfant : fauteur de troubles ?

Les symptômes en médecine n'ont, par définition, pas de sens. C'est un point très important ; leur construction est le fruit d'un certain nombre d'éléments qui, en amont de leur origine, sont toujours liés à un dysfonctionnement du corps, du soma.

D'ailleurs, il est intéressant de réfléchir à la question du sens, ou non, du symptôme ; en effet, cela permet déjà de délimiter le champ de la médecine de celui qui nous concerne avec le symptôme des enfants. En effet, dire que le symptôme a un sens ou n'en a pas nous amène rapidement à une première distinction.

Cette notion est très importante parce qu'il s'agit là du passage à une conception du symptôme comme

---

Robert Lévy, psychanalyste.

littéralement partie prenante du sujet : en effet chez l'enfant, le symptôme a non seulement un sens mais en outre il s'adresse à quelqu'un. Dès lors, il ne se pose plus seulement en termes de suppression mais de fonction.

Le symptôme chez l'enfant est donc une fonction au sens le plus mathématique du terme, il est une fonction pour le sujet : f(x). C'est ainsi que la construction du symptôme et le sujet se trouvent dans une espèce de coalescence, de synchronie qui implique que supprimer l'un supprimerait l'autre. Et vice versa. Ajoutons à cela que son fondement et sa construction sont liés à la dimension du désir ; je reviendrai sur ce point plus loin, mais en attendant, abordons tout de suite la question de savoir s'il existerait de nouveaux symptômes de l'enfant. Si c'était le cas : de quelle adresse, de quel sujet et de quel désir s'agirait-il ?

En effet, notre postmodernité nous a habitués à considérer non plus tant le symptôme de l'enfant mais à considérer l'enfant comme symptôme du social. C'est cela la grande nouveauté. Cette question de la nouveauté dans le symptôme est au fond quelque chose qui est beaucoup plus une invention du social que véritablement un nouveau symptôme au sens psychopathologique du terme.

Comme Sylviane Giampino[1] le développe dans son remarquable ouvrage, « je pense qu'il n'y a pas de nouveaux symptômes de l'enfance mais une société qui a peur de ses enfants » ! Nous voilà donc entrés dans l'aire du « péril jeune ».

En cela réside la grande nouveauté.

Le repérage que l'on peut en faire est le suivant : nous venons d'une aire « préDolto » dans laquelle l'enfant n'existait pas, il ne faisait ni peur ni pas peur, il n'avait tout simplement pas la parole avant un âge déjà avancé. Puis, c'est grâce à Françoise Dolto et quelques autres, dont Maud Mannoni et la psychanalyse, que nous sommes passés dans une ère moderne au cours de laquelle s'est développée l'idée que l'enfant était un sujet doué de parole et qu'il pouvait même être sujet de sa propre parole. Enfin, depuis dix à quinze ans, nous sommes passés dans une ère « postmoderne » dans laquelle l'enfant est devenu l'objet d'une peur.

En d'autres termes, la société est depuis quelque temps malade de ses enfants ; par conséquent, elle cherche à s'en soigner, voire même à s'en guérir ; comme si l'enfant était passé de sujet parlant à objet dangereux.

Nous n'avons pas fini de nous apercevoir combien cette transformation du regard social sur l'enfant

1. S. Giampino, C. Vidal, *Nos enfants sous haute surveillance*, Paris, Albin Michel, 2009.